Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 25

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]
Autor: Bégos, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223314

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 17

Alors il me souleva de mon traîneau et me plaça tant bien que mal, sur sa monture. Lorsque nous eûmes marché quelque temps sur cette route encombrée, je rencontrai, par bonheur, le brave sergent des voltigeurs de notre régiment, Strasser, que je priai en grâce de m'accompagner jusqu'à Kowno, ce à quoi il se décida de la manière la plus dévouée. La route que j'avais à faire était bien pénible. Le cheval que je montais était mal ferré et s'abattait à chaque instant sur la glace, et, par malheur, toujours sur ma jambe blessée, ce qui m'occasionnait des douleurs inouïes. Enfin, avec l'aide de Dieu et le secours de mon brave sergent, j'arrivai à Kowno, je fis chercher mon frère et les camarades blessés que j'avais laissés en route ; mais il me fut impossible de les découvrir. Ma contrariété fut très grande, à cette triste nouvelle. J'étais logé chez un Juif, avec une dizaine d'autres officiers blessés comme moi. Dans le nombre se trouvait un commandant, qui me fit donner quelque chose à manger, et m'engagea à faire panser mes blessures sur un mauvais sopha, qui se trouvait dans la chambre; c'est ce que je fis moi-même, n'ayant personne qui fût à même de m'aider. Une fois bien pansé et mes jambes enveloppées dans de vieux linges, aussi propres que possible, je m'endormis du sommeil de l'infortune, lorsque je fus réveillé en sursaut par mon Polonais. Je lui demandai ce qu'il avait, et il me répondit, avec beaucoup de bonhomie, si j'avais besoin de quelque chose. Lorsque le jour parut, je le vis arriver d'un air désespéré; il m'annonça que, pendant la nuit, on lui avait volé son cheval.

Quant à moi, je ne savais trop que penser de sa perte, car, ayant sondé le fond de mon gousset, je n'y retrouvai plus ma montre. Je commençai donc à douter de l'aventure et de l'intérêt tout nouveau de mon lancier. Il m'avait tout l'air de jouer la comédie. C'était là un nouveau contretemps, auquel je ne m'attendais pas. J'engageai tout de suite mon sergent à chercher un traîneau ; mais tout fut inutile: je ne retrouvai ni mon frère, ni mes camarades, ni aucun véhicule. Désespéré, je ne voyais d'autre ressource que d'aller à l'hôpital, pour devenir prisonnier des Russes. C'était là une triste résolution, et je n'avais plus que quelques heures avant d'être à la merci des Cosaques. Décidé à en finir, je me faisais conduire à l'hôpital, lorsqu'en sortant de la maison, j'aperçus, au bas de l'escalier, un char à banc, muni de bons ressorts et attelé d'un mauvais cheval de cavalerie. Je ne demandai pas à qui il appartenait, et je m'en emparai sans plus de façon, bien décidé à défendre énergiquement ma nouvelle propriété. Heureusement que personne ne se présenta.

Après bien des tribulations, nous parvînmes à traverser le Niémen sur la glace. Une fois arrivés sur l'autre rive, nous prîmes à droite, sans trop connaître la route que nous allions suivre ; mais comme je l'avais supposé, c'était celle de Königsberg. Nous rencontrâmes sur la route un voltigeur de notre régiment, nommé Fuchs, qui se décida à cheminer avec nous.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes dans un village nommé Gudgucnikez. Nous pénétrâmes dans une maison, où nous trouvâmes déjà beaucoup de militaires.

A deux heures du matin, nous décidâmes de nous remettre en route ; mais jamais nous ne pûmes venir à bout de faire sortir notre *rosse* de l'écurie. Il s'en trouva heureusement une autre qui la remplaça, car, dans ces moments-là, le tien et le mien n'étaient pas à l'ordre du jour. L'échange que nous avions fait ne fut point à notre avantage, aussi, vers les dix heures du matin, fûmes-nous obligés de nous arrêter et d'entrer chez un curé de village pour obtenir quelques vivres. Nous continuâmes notre route jusqu'à la nuit. Notre cheval ne pouvait plus avancer, et nous étions encore à près de deux heures d'un premier village, pour trouver un gîte.

Dans notre perplexité, les uns opinaient pour se séparer, d'autres pour attendre. Ce dernier parti, c'était la mort par la gelée ; Le froid devenait toujours plus intense. Nous en étions là, lorsque nous entendîmes dans le lointain le trot de deux chevaux. Mes gaillards, munis de leurs fusils comprirent d'abord qu'il fallait s'emparer des chevaux de gré ou de force. Ce qui fut exécuté. Nous vîmes approcher deux domestiques, conduisant chacun un cheval en très bon état. Mes deux camarades les arrêtèrent avec le fusil sur la gorge, et, comme rien n'est plus éloquent qu'une démonstration pareille, nous fîmes atteler ces deux chevaux à notre char ; à quoi ils se prêtèrent de très bonne grâce ; ma haridelle fut ainsi dignement remplacée, et nous arrivâmes heureusement dans un village nommé Lastein. Nous passâmes une assez bonne nuit dans cet endroit et nous décidâmes d'acheter le meilleur des chevaux qui nous avaient été amenés. Il est vrai que je n'avais pas le sol, mais le sergent Strasser ayant pris part au pillage du trésor militaire, il avait quelques centaines de francs, qu'il partagea très généreusement avec nous, en répétant ce dicton peu chrétien : « A la guerre comme à la guerre ! »

Le second domestique me demanda la permission de voyager avec nous et d'atteler son cheval auprès du nôtre, ce qui lui fut généreusement accordé.

Tout en continuant notre route, nous nous arrêtâmes à onze heures du matin dans un grand village, où je demandai tout de suite la demeure du chirurgien. Je m'y rendis avec mes gens. Ce jeune homme, nouvellement marié, me reçut on ne peut mieux. Il examina ma blessure, se mit à sonder et à extraire la moitié d'une balle qui s'y trouvait encore. Enfin cet excellent homme me soigna le mieux possible. Je lui demandai s'il voulait échanger mon char contre son traîneau. Il accepta ma proposition, remplit le traîneau de paille, et y joignit une excellente peau de mouton pour préserver mes pieds du froid. Sa femme, compatissante comme lui, me donna un bon grand mouchoir de coton pour m'envelopper la tête, et une bonne paire de gants de laine. Je payai au chirurgien la somme minime qu'il me demanda pour ses soins généreux, et fis cadeau à sa femme d'une petit épingle en or. Nous prîmes congé de nos aimables hôtes et nous arrivâmes à la tombée de la nuit, avec nos nouveaux amis, à Insterbourg.

Deux jours après, nous étions à Königsberg, où j'avais l'intention de me reposer quelques jours à l'hôpital, et bien mal m'en a pris.

Comme mes deux soldats me transportaient dans la chambre où je devais rester, notre traîneau et nos deux chevaux nous furent enlevés, et, malgré toutes les perquisitions que je fis faire, il fut impossible de les retrouver. Nouvelle misère, nouveaux ennuis ! Heureusement que le hasard, ou plutôt le bon Dieu, me fit rencontrer un officier de notre régiment, nommé Dorrer, qui remplissait les fonctions d'officier-payeur. Nous nous entendîmes pour partir ensemble. Mon sergent m'acheta quelques vêtements, dont j'avais grand besoin, car je manquais de tout, et la vermine commençait à m'inquiéter.

Je restai deux jours dans ce maudit hôpital, où je fus très mal soigné. Je gardai avec moi les voltigeurs Fuchs et Strasser, et nous partîmes ensemble de Königsberg pour Marienbourg. Nous traversâmes Eglow et Mehlsack, mais le traîneau de M. Dorrer était fort petit et n'allait pas assez vite. Je m'entendis avec un paysan pour me faire conduire en deux jours à Marienbourg par Elbing et Neulig.

Dans cette première ville, je retrouvai un ancien camarade nommé Spring, qui se trouvait malade et blessé. Nous séjournâmes hors de la ville dans un cercle (Leist), où nous nous trouvions fort bien, mais nos moyens ne nous permettaient pas encore les douceurs de Capoue.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Marienbourg, où je m'informai d'abord de la demeure du capitaine Rusca, qui commandait les débris de notre magnifique régiment, et logeait dans les environs. J'eus, le lendemain, le bonheur de retrouver mon frère, qui était fort malade de la fièvre et qui avait un doigt gelé. Je l'engageai beaucoup à partir pour la Prusse, où il aurait été mieux soigné.

Quant à moi, exténué d'un voyage où j'avais tant souffert, mais confiant dans l'avenir, je me décidai à rejoindre nos braves grenadiers, qui se trouvaient cantonnés à deux lieues de Marienbourg, et où je devais retrouver mon excellent chirurgien major David, en qui j'avais toute confiance. Mais à peine étais-je arrivé, que le commandant de notre régiment reçut l'ordre du départ.

Je fus bien contrarié de ce nouvel incident, qui n'était pas le premier depuis la Bérésina. Le bourgeois chez lequel je logeais était un excellent homme, qui me fit cadeau d'un lit tout entier, matelas, couvertures, et tout cet attirail fut arrangé dans une espèce de char à échelles, et le soir je couchai dans une petite ville, à sept lieues de Marienwerder, dans un moulin, où je fus très bien traité. Après avoir fait monter mon lit par la fenêtre, je régalai largement le paysan qui m'avait amené de Marienbourg, espérant pouvoir le garder encore quelques jours, mais je fus déçu dans mon espérance, car, pendant la nuit, mon homme décampa, me laissant son lit et tous les effets qui lui appartenaient. En fait de fuites de ce genre, j'en étais, je crois, à la dixième. Heureusement que mon hôte reçut l'ordre, pendant la nuit, de fournir une voiture à quatre chevaux. J'en profitai pour me rendre à Marienwerder, où je m'adressai au fournisseur des voitures de l'armée, pour me faire conduire plus loin. Il me donna les moyens de partir avec d'autres blessés ; mais je n'avais plus d'argent, et je ne savais à qui m'adresser pour en avoir. Je n'avais plus qu'une chaîne en or, que je vendis à un employé des postes. Il parut s'intéresser à notre malheureux sort. Je lui racontai tout ce que j'avais souffert depuis la Bérésina.

(A suivre).

Au **Bourg-Ciné-Sonore**, cette semaine, une comédie dramatique **Les Invincibles** (Captain Swagger), interprétée par l'élégant Rod la Rocque et la délicieuse Sue Carol.

Un gentleman ruiné rêve de devenir bandit de grand chemin, partant de l'idée que le monde, après lui avoir tout pris, est tenu de lui fournir un moyen d'existence ! C'est un film à la mise en scène parfaite, à l'interprétation homogène et vivante, un film optimiste et plein d'entrain, une charmante soirée à passer au Bourg en compagnie d'un gentleman élégant et racé : Rod la Rocque.

Une adaptation musicale de premier ordre soutient admirablement le film. Au programme un spirituel dessin animé et des revues sonores.

Location de 14 h. 30 à 17 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Restaurant
GAVILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1er
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : **22.340**